

Illustration Européenne.

ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., — PROVINCE, fr. 10.50, —

ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef: MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Salon de Gand 1877. Jalousie de Métier, d'après M. David Col. - Un Thème intéressant, d'après M. Th. Von der Beek. - Le cardinal Pecci. - Parlementaires russes arrivant dans un Camp turc. - Types de Fonctionnaires japonais.

TEXTE. Avis à nos Abonnés. - Nos Primes sur acier. - La Guerre d'Orient illustrée. - Nos Gravures. - Le curé Bonaparte. - Hygiène des Repas. - La Question de l'Afrique centrale mise à la portée de tout le monde. - Trois Vautours pour une Colombe. Roman. - Rébus No 1.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),

N° 1, à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 1.

— 8^e. ANNÉE. —

10 Novembre 1877.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Tout abonné à la huitième année de l'Illustration Européenne, qui donnera la solution exacte du rébus qui se trouve à la 8^e page de ce numéro, aura, outre les primes générales attachées à sa solution, le droit de participer à un TIRAGE AU SORT dont les primes consisteront en 25 gravures sur acier, mises sous verre, encadrées, d'une valeur de 40 francs chacune.

La date de ce tirage au sort sera annoncée ultérieurement par la voie du journal. De plus, tout abonné recevra, dans le courant de l'année 1878, un chromo charmant, intitulé «A la Kermesse», et formant pendant à celui de l'année dernière.

On peut se procurer, à l'Administration du journal à Bruxelles et chez tous ses correspondants en province, au prix de frs. 2.25, une couverture en toile anglaise, pressée et dorée, destinée à relier le 7^e volume.

Nous commençons, dans le présent numéro, le nouveau roman annoncé: TROIS VAUTOURS POUR UNE COLOMBE, lequel est destiné, nous en sommes certains, à avoir un grand succès, et par la nature du sujet, et par le talent si éminemment dramatique de son auteur.

NOS PRIMES SUR ACIER.

Nous engageons les amateurs de gravures artistiques à nous renvoyer, sans retard, le bul-



W. BOEKER'S
WALTER

David Col. 1877

letin relatif à la prime sur acier „Le Repos de la Bohémienne,” d'après le tableau de notre illustre peintre, L. Gallait. Nous avons pris nos dispositions pour servir promptement toutes les demandes qui nous seront adressées.

Nous avons fait confectionner des gaines qui garantissent la gravure et qui la font arriver en province, dans des conditions irréprochables de fraîcheur et de conservation.

LA GUERRE D'ORIENT ILLUSTRÉE.

La victoire de l'Aladja-Dagh permit aux Russes de mettre le siège devant Kars. Moukhtar-Pacha qui avait sauvé une partie de ses troupes, rassembla les détachements qui avaient été dispersés et se retira vers Zewin avec les débris de sa vaillante armée. On se rappelle que c'est à Zewin que Moukhtar-Pacha battit les Russes, ce qui força ces derniers à lever le premier siège de Kars. Dans cette excellente position il put attendre des renforts qui lui permirent de reprendre la campagne. Il fit venir ces renforts de Batoum et d'Erzeroum, et en même temps le Ministère de la Guerre lui en envoya de Constantinople. Comme les Turcs disposent d'une marine considérable, on put lui envoyer quinze mille hommes en une fois.

Les choses se trouvaient alors à peu près dans la même situation qu'avant la grande victoire de Zewin. Alors, en effet, Moukhtar-Pacha avait dû se retirer constamment devant les Russes parce que ses troupes étaient trop peu nombreuses en comparaison de celles de l'ennemi. Les Russes qui assiégeaient Kars, venaient de s'emparer d'Ardahan et ce succès leur donna autant de prestige que la victoire d'Aladja-Dagh leur en donna par après. Dans les deux cas, les Russes durent leurs avantages non pas au courage supérieur de leurs soldats ni à la plus grande habileté de leurs généraux, mais uniquement à l'infériorité numérique de leur ennemi. Aussi, lorsque Moukhtar-Pacha eut reçu des renforts suffisants, il se mit en campagne, battit les Russes et leur enleva tous les avantages qu'ils avaient obtenus précédemment.

On peut même dire que la situation des Turcs était meilleure qu'avant leurs premiers succès. Les Russes commençaient à avoir de grandes difficultés à se procurer des vivres. Dans ces contrées qui, pendant tout l'été, avaient été en proie aux ravages de la guerre, les récoltes étaient minimes, beaucoup avaient été détruites et, dans un certain nombre d'endroits, la culture avait été entièrement abandonnée. Ajoutez à cela l'hostilité à peine déguisée des populations contre l'ennemi héréditaire, hostilité qui croissait de jour en jour; ajoutez-y encore les rébellions des tribus circassiennes assujéties au joug de la Russie, rébellions qui, réprimées sur un point, renaissaient le lendemain sur un autre et l'on aura une idée à peu près exacte de la situation des troupes du Tzar dans la Turquie d'Asie.

Ce n'était pas tout cependant. D'autres fléaux s'abattaient encore sur l'Asie-Mineure, fléaux terribles que la guerre amène ordinairement à sa suite: les épidémies. Il est vrai que ces maux s'abattaient indifféremment sur les Russes et les Turcs, sur les soldats comme sur les populations paisibles, mais il est facile à comprendre qu'ils doivent faire des ravages bien plus désastreux parmi des troupes qui occupent un pays étranger et qui manquent souvent d'une nourriture saine et en quantité suffisante, que parmi celles qui se trouvent dans leur propre pays et qui ont par conséquent de plus grandes facilités pour s'approvisionner.

Ce fut sous ces auspices défavorables que le général Melikoff, au début de la mauvaise saison, mit le siège devant une ville fortifiée selon toutes les règles de la stratégie moderne et qui, dans une précédente guerre, avait déjà été fatale aux Russes. La garnison était complète et les approvisionnements considérables, car Moukhtar-Pacha, en prévision d'une défaite, avait mis la ville en parfait état de défense. Ce général est un de ceux qui ont donné le plus de preuves de talents militaires et de

prudence. Après sa dernière défaite, il avait eu l'habileté de ne pas se laisser enfermer dans Kars, ainsi que c'était l'intention de l'ennemi. Il garda donc la liberté de ses mouvements et alla attendre à Zewin des renforts pour organiser une nouvelle armée afin de secourir la place assiégée.

* * *

Entretiens, le Daghestan venait de se soulever contre la Russie, et cette révolte menaçait de prendre des proportions inquiétantes. Le nombre des insurgés était évalué à quinze mille. Ce nombre en lui-même n'avait rien d'imposant, mais ce qui augmentait l'importance de cette prise d'armes, c'est que les insurgés avaient un chef unique capable de les organiser. Il n'en était pas ainsi dans les précédentes révoltes du Caucase; on ne vit alors qu'une multitude de petites bandes que les Russes purent facilement exterminer l'une après l'autre. Le chef des insurgés du Daghestan avait reçu une éducation soignée en Russie, mais son contact de plusieurs années avec les dominateurs de son pays n'eut aucune influence sur ses sentiments patriotiques. Au contraire, la hauteur et le mépris qu'affectent les classes dirigeantes de la Russie à l'égard des populations conquises, ne firent qu'accroître la haine qu'il ressentait contre ceux dont le joug pèse lourdement sur ses compatriotes.

Les commencements de la révolte furent tels qu'on pouvait les attendre de la part de ces montagnards semi-barbares que la domination russe n'a pas même essayé de relever moralement et intellectuellement. Tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage était ravagé, détruit et brûlé. C'est ainsi qu'ils détruisirent de nombreux villages, entre autres Daschlagar où sont situées les possessions du général Lazarew. Les Russes qui habitaient cette contrée étaient frappés de terreur; tous ceux qui pouvaient s'enfuir le firent. A Derbent la consternation était générale. Dès que la première nouvelle de l'insurrection se fut répandue, plus de trois cents familles cherchèrent un refuge à Bakou et à Astrakan, où elles étaient sans ressources. Cette révolte menaçait de devenir une des plus terribles que la Russie eut à combattre depuis qu'elle possédait le Daghestan.

Disons un mot de ce pays. Il est situé à l'Ouest de la mer Caspienne et est traversé par la chaîne du Caucase. Les plaines sont d'une grande fertilité et nourrissent de nombreux troupeaux. Les habitants sont au nombre de 300,000 environ; ils appartiennent à plusieurs peuples distincts. Ainsi on y trouve des Lesgbis, des Koumouks, des Nogais, des Arabes et des Juifs. Dès le seizième siècle, la Russie exerçait une domination nominale sur le Daghestan, mais les tribus indigènes conservaient en réalité une indépendance presque absolue. Les Tcherkesses et plus tard la Perse disputèrent aux Russes la domination du pays; de là des guerres continuelles dont les tribus profitèrent pour conserver leur indépendance. En 1813 la Perse céda ses droits sur le Daghestan et depuis lors les Russes n'ont eu d'autre souci que de ramener complètement les habitants sous leur puissance. Les révoltes ont été nombreuses et il n'est pas étonnant qu'ils profitent de cette guerre pour tâcher de secouer le joug de la Russie.

* * *

Si nous jetons un coup d'œil sur la situation générale de l'armée moscovite dans la seconde moitié du mois d'octobre, nous constatons qu'elle était loin d'être brillante. Tous les efforts des Russes se concentraient sur Plevna et, après avoir vainement essayé d'enlever la position à la baïonnette, ils se virent forcés d'en faire le siège régulier.

Lorsqu'on veut assiéger une place, la première condition c'est de la cerner de manière à ce qu'il ne peut plus y entrer d'approvisionnements. Or, à trois reprises les Turcs parvinrent à faire entrer dans la ville des quantités considérables de vivres et de munitions. Ces faits étaient la preuve évidente que les troupes russes n'étaient pas assez nombreuses. Il fallait des renforts,

et là comme en Asie, il leur était difficile sinon impossible d'en obtenir. Tout ce qu'il y avait de disponible dans l'armée russe, tout ce qui n'était pas strictement nécessaire aux garnisons des places avait été dirigé sur le théâtre de la guerre.

Il est vrai que deux corps d'armée stationnaient en Pologne, mais ils étaient jugés nécessaires pour maintenir la tranquillité de l'ancien royaume. Ces deux corps étaient le cinquième, composé de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, et le dixième, composé de trois divisions d'infanterie avec une division de cavalerie. Des agents provocateurs parcouraient la contrée, excitant les habitants contre le gouvernement afin de fournir prétexte à une intervention de l'Allemagne. Si cette puissance envoyait une armée en Pologne prétendument pour garantir ses frontières, les deux corps susdits pouvaient en toute sécurité être envoyés en Turquie. Les Polonais cependant, instruits par l'expérience, se montrèrent peu disposés à une levée de boucliers, qui n'eût profité qu'à leurs ennemis, et dont ils deviendraient finalement les victimes.

AXEL.

NOS GRAVURES.

JALOUSIE DE MÉTIER.

(D'après M. David Col.)

La jalousie de métier s'insinue dans toutes les classes de la société. Elle existe un peu partout où l'on trouve en présence plusieurs individus qui poursuivent les mêmes avantages, et se considèrent, par conséquent, comme rivaux. Dans les administrations, dans les bureaux, dans les affaires et les industries grandes et petites, ce sentiment peu louable ne cesse de se faufler.

Si, dans les classes civilisées, la jalousie de métier se cache souvent sous une politesse irréprochable, il n'en est pas ainsi dans les classes inférieures. Voyez notre gravure. Il est visible que ces deux marchandes de poisson, tout en riant à pleine bouche, ne disent pas des aménités à ce marchand de volailles qui prend la chose à cœur. Dans leur langage fleuri, elles lui prédisent sans doute qu'il ne vendra pas dans la maison devant laquelle ils se trouvent et qui, en effet, est à louer. La déception du marchand de volaille leur cause d'avance une joie qu'elles ne se donnent pas la peine de cacher.

UN THÈME INTÉRESSANT

(D'après M. Th. Von der Beek.)

A tort ou à raison on accuse les lessiveuses d'être de méchantes langues. Il est certain qu'elles bavardent énormément, et on peut supposer sans injustice que le prochain paie souvent les frais de leurs babillages. Le tableau spirituel de M. Von der Beek, de Dusseldorf, nous enseigne que les laveuses de village sont identiques à celles des villes. On devine facilement le thème de leur conversation, thème qui intéresse la vieille commère aussi bien que les jeunes filles.

LE CARDINAL PECCI.

Le nouveau camerlingue de l'Église romaine naquit le 2 mars 1810, à Carpineto, d'une vieille famille patricienne. Après avoir achevé ses études au Collège romain, il entra dans l'Académie dei nobili ecclesiastici, où il étudia la Théologie et la Jurisprudence. Les talents dont il donna des preuves, attirèrent sur lui l'attention du pape Grégoire XVI qui, le 16 mars 1837, le nomma prélat domestique et référendaire. Il fut ensuite délégué pontifical à Bénévent, à Spolète et à Pérouse.

En 1843, M^{sr} Pecci fut créé archevêque de Damiette, en Egypte, et envoyé à Bruxelles en qualité de nonce pontifical. Pie IX le fit cardinal en 1853.

Les fonctions de camerlingue, auxquelles M^{sr} Pecci vient d'être nommé, avaient jadis une grande importance pendant les vacances du Saint-Siège. Le camerlingue représentait la souveraineté de l'Etat, et faisait exécuter les décisions du Collège des cardinaux. Il avait aussi le droit de battre monnaie à ses armes.

LE JAPON.

Lorsque nous parlons de pays étranges, nous ne désignons pas des contrées à l'état de nature et dont les habitants vivent en sauvages. Ce qui nous paraît bien plus extraordinaire, c'est un pays civilisé, mais dont la civilisation ne ressemble sous aucun rapport à la nôtre; qui est née et s'est développée sans que l'Europe s'en doutât. Sous ce rapport, le Japon est peut-être le pays le plus étrange du monde, non-seulement à cause des différences qui existent entre nous et lui, mais encore à cause de certaines ressemblances. C'est ainsi qu'on y trouve établie une féodalité semblable à celle de l'Europe au moyen-âge. On y trouve des fonctionnaires qui forment une classe puissante, divisée en une infinité de degrés hiérarchiques.

Il paraît que le Japon a été peuplé par des Chinois, mélangés à des peuples d'une autre race, quoique la langue japonaise ne ressemble pas à celle du Céleste Empire. Il y a tant de points de ressemblance entre les institutions de ces deux empires, qu'on ne peut méconnaître qu'elles aient une origine commune.

De même que les Chinois, les Japonais sont très-industrieux et, en même temps, d'une grande sobriété. Ils ont exécuté, dans leur pays, de grands travaux d'utilité publique qui nous frapperaient d'admiration. „Les routes du Japon sont les plus belles routes du monde, dit un voyageur célèbre, et ils ont des canaux superbes, qui cependant ne peuvent être comparés au grand canal de Canton”.

Cependant, les Japonais partagent aussi certains travers des Chinois, entre autres celui de viser souvent, dans les Beaux-Arts et même dans l'industrie, à la singularité, au fantastique et à l'extraordinaire, sans se préoccuper des exigences du bon goût et de la commodité. C'est ainsi qu'on trouve près d'Iwacuni un pont, dont nous publierons une gravure dans notre prochain numéro, et qui n'a son pareil dans aucun pays. C'est une suite de dos de chat qu'il faut monter et descendre au risque de se casser le cou. Pour un spectateur qui n'est pas condamné à traverser ce pont étrange, rien de plus amusant que de voir, un jour de marché, des centaines de personnes accompagnées d'ânes et de porcs s'élever et s'abaisser, faire la culbute au milieu d'un concert infernal de cris, de vociférations, de braiements, de grognements. Hommes, enfants, ânes, porcs, volailles, tous protestent contre l'incommodité de ce pont dans le langage que le Seigneur leur a respectivement donné.

Pour être justes envers les Japonais, nous devons ajouter que ce pont est déjà une antiquité et qu'il sera prochainement démoli. Il sera remplacé par un pont en fer, construit dans une usine anglaise en Australie! Ceci nous dit assez que le Japonais est entré pleinement dans la voie du progrès, contrairement à son cousin le Chinois, qui continue à refuser tout ce qui lui vient des Européens... excepte l'opium.

LE CURÉ BONAPARTE.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DU PREMIER EMPIRE.

I.

A deux lieues de Florence, dans un petit village appelé Lucrino et situé au fond d'une vallée riante, vivait, en 1807, à l'époque la plus

brillante de l'empire français, un curé qui se nommait Bonaparte. Il était pauvre et obscur, et pourtant il était l'oncle de Letizia et le grand-oncle de celui qui, en ce moment, faisait et défaisait les rois en Europe; mais tout le bruit que produisait son petit-neveu dans le monde avait passé par-dessus sa tête sans qu'il l'entendit.

Personne autour de lui ne se doutait de sa glorieuse parenté; il avait oublié la Corse, sa patrie, pour ne songer qu'à ses paroissiens, simples et ignorants comme lui.

Cependant, il y avait trois êtres que le curé distinguait et dont il s'occupait plus particulièrement que de ses autres paroissiens: une poule, une jeune fille et un jeune garçon. La poule était blanche et familière, excellente couveuse, et quand le curé déjeûnait sous une petite tonnelle devant sa porte, elle venait becqueter les miettes de sa table; elle allait à lui quand il l'appelait et se laissait caresser. — Quant à la jeune fille, Mattea, il l'avait vue naître, il l'avait baptisée et catéchisée, il avait arrangé pour elle un mariage superbe: il voulait la donner à Tommaso, son sacristain, le troisième objet de ses affections, lequel aimait Mattea avec une vivacité qui contrastait avec la froideur de la jeune fille.

II.

C'est ainsi que le bon curé vivait doucement au milieu de ses paroissiens et des êtres qu'il aimait, quand un jour d'été un bruit inaccoutumé remplit le village.

Des pas de chevaux résonnaient sur le chemin qui le traversait, et la cour du presbytère se trouva en un moment pleine de cavaliers.

Un des lieutenants de l'empereur, tout chamarré d'or, le chapeau orné de plumes blanches, se présenta devant le curé, qui, tremblant, avança un siège, et se tint debout, les mains croisées sur sa poitrine, ne sachant encore à quel martyre il était réservé.

— Rassurez-vous, monsieur le curé, dit le général, comte de l'empire, N..., rassurez-vous: vous vous nommez Bonaparte, et vous êtes l'oncle de Napoléon, Empereur des Français et Roi d'Italie?

— Oui, monsieur, murmura le vieux prêtre, qui savait confusément la fortune de son neveu, mais qui la regardait comme une de ces choses lointaines dont il était séparé par des pays sans nombre, par d'incommensurables distances.

— La mère de Sa Majesté....

— Letizia! interrompit le curé.

— Madame-Mère, reprit le général, a parlé de vous à Sa Majesté.

— Au petit Napoléon? dit encore le curé.

— A l'Empereur, monsieur.... Il n'est pas convenable qu'un parent aussi proche de S. M. que vous l'êtes, languisse ignoré dans un pauvre cure de village.... L'Empereur m'envoie vers vous, monsieur le curé; vous n'avez qu'à parler; vous n'avez qu'à vouloir. Quel siège épiscopal vous tente? Voulez-vous un évêché en France ou en Italie?... L'empereur peut tout.

Le vieux prêtre hésita un moment; il se recueillit devant le général en s'inclinant.

— Ma nièce Letizia, Impératrice? murmura-t-il.... Et moi qui ai entendu sa première confession!... Il y a bien longtemps!... quand elle était petite fille!... Monsieur, permettez-moi de m'examiner un instant: il faut y réfléchir avant de changer si subitement de fortune.

Et il monta dans une petite chambre où il y avait une fenêtre qui donnait sur la cour.

III.

Dans la cour tout était tumulte et confusion. L'escorte du général avait débridé ses chevaux, et les cavaliers fumaient et riaient entre eux. Mattea, cachée dans un coin, considérait ce spectacle nouveau pour elle, tandis que Tommaso était tout occupé des grands sabres, des brillants uniformes, et que la poule Bianca courait effarouchée dans les pieds des chevaux. Peu à peu les yeux de Mattea se familiarisèrent avec ce qu'elle voyait, et, de son côté, un dragon aperçut la jeune fille. Il s'avança vers elle: il était jeune, beau, galant; Mattea, co-

quette et nullement éprise de celui que lui destinait le curé. Ce qu'ils se dirent, par quelles paroles le soldat français entraîna l'Italienne, c'est ce que nous ne savons; mais Tommaso s'emporta, le dragon le prit par une oreille, le fit pirouetter sur lui-même, et l'envoya tomber au milieu d'un groupe de camarades.

— C'est donc toi, grand nigaud, lui dirent les soldats, qui sonne l'Angelus ici et sert la messe, au lieu de servir l'empereur!... Viens avec nous, nous te donnerons un bel uniforme, un grand sabre et un beau cheval. Ah, c'est peut-être cette fille qui te retient, regarde-la causer avec le Parisien... elle ne t'aime pas, elle aime déjà le camarade.

Tandis que ces choses se passaient, un gros dragon faisait la chasse aux poules du curé, et la pauvre Bianca s'efforçait vainement d'échapper au ravisseur.

— Mattea, retournez chez votre mère, criaient le pasteur, par la fenêtre de sa chambre.... Monsieur le dragon, laissez Bianca tranquille, je vous en prie.

Hélas! la voix débile du curé n'avait pas la puissance de la voix de Napoléon. Le Parisien continuait à courtiser la jeune fille; le gros dragon poursuivait toujours Bianca. Enfin le Parisien fit avancer son cheval; il s'élança dessus d'un bond; puis soulevant Mattea, il la plaça en croupe derrière lui, piqua des deux et disparut avec l'Italienne. Au même moment le gros dragon s'emparait de Bianca.

— Mattea, Mattea... Monsieur le dragon, laissez cette poule! criaient le curé d'une voix tremblante.

Alors Tommaso, entendant enfin la voix de son maître, courut au secours de la poule. Le pauvre garçon n'avait pu défendre sa fiancée, il sauva Bianca.

Le curé Bonaparte quitta sa chambre et alla rejoindre le général. Il était pâle, défait.

— Qu'avez-vous, Monseigneur? lui dit le général: quel chagrin peut vous agiter ainsi?

— Monsieur, répondit tristement le curé, laissons ce Monseigneur.... Il y avait ici une fille sage, honnête et bonne, elle vient d'être enlevée sous mes yeux.

— Un rapt dans votre maison! s'écria le général, dans la maison de l'oncle de l'Empereur! Le coupable sera puni, il sera fusillé sur l'heure..

— Oh! point de sang, je vous en prie, Monsieur le général, point de sang; mais si cet homme est un bon sujet, qu'il épouse Mattea et qu'il la rende heureuse.

Le brigadier, interrogé par le général, raconta qu'il n'y avait point eu de violence, et que le ravisseur, le nouveau Paris de cette Hélène florentine, était le Parisien, un bon soldat, qui allait être élevé au grade de maréchal des logis et était désigné pour avoir la croix.

— Il l'épousera, dit le général; il l'épousera, je vous en réponds.

Le curé jetait çà et là des regards incertains et effarés; évidemment, il cherchait sa poule, lorsque Tommaso entra, tenant dans ses bras le volatile chéri.

— Monsieur le curé, dit-il, j'ai perdu Mattea... mais ils m'ont promis que je serais un jour capitaine, colonel, maréchal de France, que sais-je, moi... Je me fais dragon!

Le curé regarda d'un air triste le général; tout en caressant sa poule, il lui dit:

— Je remercie mon neveu l'Empereur, monsieur le général, et je reste curé de ce pauvre petit village, où j'ai été si longtemps heureux. J'ai hésité un moment, et, vous le voyez, Dieu m'a puni.... Dites à ma nièce Letizia que j'espère qu'elle a toujours la même bonne conscience qu'elle avait étant jeune fille... Embrassez pour moi mon petit-neveu, le petit Napoléon; Dieu leur conserve à tous leurs trônes... Ce sont de braves enfants d'avoir songé à leur vieil oncle... Je ne veux point d'évêché, ni même de barrette de cardinal.... Allez, monsieur le général, et, je vous en prie, ne revenez plus.

Lorsqu'on recevait un ordre de l'Empereur, il fallait l'exécuter. Or, il avait dit au général N.: „Vous tirerez mon oncle de sa cure, et le ferez venir à Paris ou le conduirez à Rome. Il faut qu'il devienne au moins évêque.” Le général insista donc, il pria, supplia, puis menaça. Le curé demeura ferme dans sa résolution.

Lorsque l'Empereur apprit le mauvais succès de son ambassade, et le peu d'ambition d'un Bonaparte, il sourit et leva les épaules. Quant à Mattea et à Tommaso, la première

épousa le Parisien, et, avec le temps, elle se trouva la femme d'un colonel. Le second prit du service et, à la Restauration, il était capitaine de la garde impériale.

Le bon curé Bonaparte mourut avant l'abdication de Fontainebleau; donc il ne connut rien des revers de l'empire. L'auteur italien, à qui l'on doit cette curieuse



SALON DE GAND 1877. — UN THÈME INTÉRESSANT, D'APRÈS M. TH. VON DER BEEK.

histoire, se demandait, il y a un demi-siècle, si celui qui en est le héros n'avait pas été, au fond, le membre le plus heureux de sa famille: on pourrait certes, et à plus forte raison, poser encore cette question aujourd'hui?

M. A.

HYGIÈNE DES REPAS.

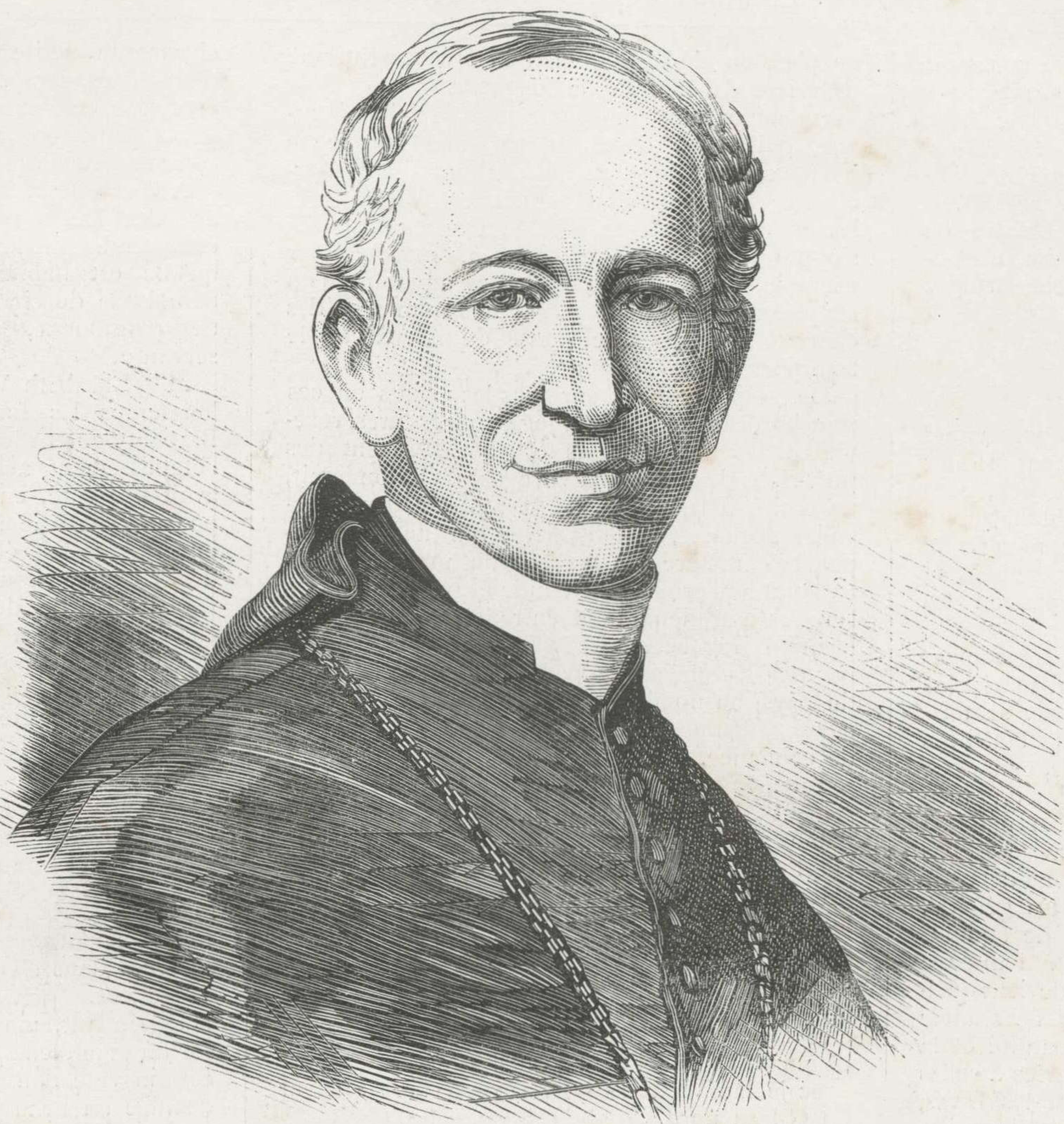
Voici quelques principes d'hygiène à suivre pour les repas, si vous voulez que la nourriture vous profite :

Dînez toujours, si vous le pouvez, avec des gens réjouis. Les anciens, fidèles en cela à de bons principes d'hygiène, avaient des fous et des bouffons autour de la table, pour provoquer le rire, la meilleure de toutes les choses pour la digestion. On est généralement porté à con-

sidérer le rire comme un simple mouvement instinctif; c'est une erreur : il forme une des plus importantes fonctions, non-seulement en relevant les esprits, mais en fortifiant les nerfs, en chassant la bile, en établissant une circulation salubre du sang, et, comme nous venons de le dire, en aidant à la digestion. Le dicton populaire qu'on entend répéter souvent quand on a bien ri : „Je viens de me faire un verre de bon sang," est donc vrai; aussi, entretenez toujours la joyeuse humeur à votre table; gardez-vous-y de toutes discussions irritantes; bannissez-en toute controverse politique ou religieuse.

* * *

Ne vous mettez jamais à table quand vous êtes en colère: tout ce que vous mangeriez vous semblerait mal préparé, votre digestion serait mauvaise. Attendez que le calme soit revenu dans votre sang. Ne vous querellez jamais à table; une femme, par exemple, qui choisit ce moment-là pour chercher noise à son mari et à ses enfants, les rend bilieux et se prédispose elle-même à une maladie du foie. Un vieil auteur prétend qu'une querelle, en mangeant, est toute aussi bonne pour l'es-



LE CARDINAL PECCI.

tomac que si l'on avalait une pelote garnie d'épingles.

* * *

L'exercice après le repas trouble la digestion. Beaucoup de gens croient le contraire et se trompent, car l'accomplissement de l'importante fonction de digérer exige le repos; vous le troublez par le mouvement, vous le troublez également par la lecture et par un travail quel qu'il soit. Voyez les animaux : aussitôt qu'ils ont mangé, ils dorment, et c'est l'instinct qui les dirige toujours à faire ce qui leur est nécessaire. Je ne dis pas cependant que, comme eux, nous devons dormir, mais je conseille de les imiter en prenant au moins une heure de repos complet au sortir de la table. C'est avant de manger que l'exercice convient souverainement pour exciter l'appétit; mais fuyez-le, je vous le répète, quand vous avez l'estomac chargé d'aliments.

* * *

Terminez votre dîner en mangeant une petite croûte de pain. Cela aide à la digestion et nettoie les dents.

Ne mangez jamais ce qui ne vous plaît pas. Il y a en nous l'instinct de l'animal, et



GUERRE D'ORIENT. — PARLEMENTAIRES RUSSES ARRIVANT DANS UN CAMP TURC.

nous repoussons ce qui pourrait être contraire à notre estomac. C'est donc à tort que, sous prétexte de bien élever un enfant, on le force à manger de tout.

Enfin, si vous êtes d'habitudes régulières, faites des repas réglés et à des heures réglées.

Si vous êtes d'une constitution chétive ou fragile, mangez quand vous avez faim, c'est-à-dire souvent, mais pas trop à la fois; mangez lentement, mâchez bien.

* * *

Faut-il boire peu ou beaucoup en mangeant?

Les ivrognes me répondront qu'il faut manger peu et boire beaucoup; les gastronomes, gens d'expérience, diront au contraire qu'il faut boire peu, surtout pendant les repas, et manger le plus possible. Lesquels croire? Évidemment ni les uns ni les autres, car leur passion les égare.

Il y a des estomacs délicats, des estomacs de femmes et de valétudinaires qui manquent d'énergie et de contractilité. Pour de semblables estomacs, si vous noyez quelques bouchées d'aliments dans une masse de liquide, ce liquide paralysera l'action digestive. J'admets, bien entendu, que le liquide soit de l'eau pure ou de l'eau vinée, car vous ne vous aviserez pas d'administrer à un organe débile au-delà de quelques cuillerées de vin vieux. En général, moins un estomac délicat recevra de liquide, plus facilement il digérera. Même, l'absence de tout liquide pendant les repas, devient quelquefois une condition formelle pour digérer vite et bien. — Il importe aussi que la quantité et la qualité des liquides soient subordonnées à celles des aliments. Avec les légumes et les fruits, on peut, on doit même se dispenser de boire, à moins qu'on ait en vue d'activer, par un liquide excitant, l'énergie de l'estomac. Avec la viande, au contraire, les boissons fades ou acidulées présentent peu d'inconvénient.

* * *

Les gens ayant un estomac robuste absorbent impunément, avec des substances alimentaires solides, les liquides qu'ils préfèrent. Cependant plus ils boiront de vin, surtout si le vin est alcoolique, moins ils pourront s'alimenter; d'où la nécessité de boire peu, et de subordonner sa boisson à la force, à l'impressionnabilité de l'estomac de l'individu. — Il est des gens systématiques qui ne boivent jamais à table; il en est d'autres qui ne boivent ni vin, ni bière, et qui regardent l'eau pure comme un préservatif salutaire. Mais, s'il n'y a point de contradictions formelles, nous pensons que la vraie sagesse prescrit d'user de tout avec mesure.

Dr. J. D.

LA QUESTION DE L'AFRIQUE CENTRALE,

MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE.

Posons nettement et brièvement — d'après les dernières explorations de MM. Cameron et Stanley, — cette importante question de l'Afrique Centrale, dont s'occupent aujourd'hui tous les esprits sérieux.

Le vaste plateau central de l'Afrique, séparé du littoral par des chaînes de montagnes, et d'une altitude qui varie de six cents à treize cents mètres, présente des aspects extrêmement variés: plaines et régions accidentée, espaces secs et marécageux, campagnes tour à tour stériles et d'une fertilité inouïe, rocs gigantesques, lacs de toutes dimensions, forêts vierges, déserts, villages populeux, etc. Cette région est arrosée par deux immenses fleuves, le Zambèze et le Congo, dont les sources se confondent pour ainsi dire, et dont l'un va se jeter dans l'Océan Indien, l'autre dans l'Atlantique.

Or, le plan, aussi hardi que fécond, qu'il s'agit de réaliser, consiste à joindre le Zambèze et le Congo par un Canal qui compterait tout

au plus, en choisissant bien l'emplacement, une dizaine de lieues de longueur.

On aurait ainsi une ligne fluviale ininterrompue, qui serait desservie par une flottille de bateaux à vapeur d'un faible tirant, bons marcheurs et pouvant se démonter à volonté. Dans les endroits où des rapides ou d'autres obstacles s'opposeraient à la navigation, comme, par exemple, des masses de plantes aquatiques, on suppléerait aux steamers par des tramways, des charrettes à bœufs, et faute de mieux par le transport à dos d'homme.

Des dépôts établis sur tous les points où ces transbordements seraient jugés nécessaires, recevraient les marchandises et contiendraient des provisions destinées aux voyageurs. On fonderait, en outre, tout le long de la route, à des intervalles réguliers, des stations qui auraient un peu le caractère d'asiles, et où marchands et explorateurs trouveraient aide et protection. Les stations entretiendraient entre elles des communications régulières. Elles seraient commandées par des Européens ou par les négociants arabes du pays, au nombre desquels se trouvent beaucoup d'hommes honnêtes et intelligents, dignes de confiance.

En même temps qu'on travaillerait à l'établissement de la ligne fluviale, on s'occuperait d'une autre entreprise qui en serait le corollaire. Un port, cédé par le sultan de Zanzibar (Mombaza, par exemple) servirait de tête de ligne à un chemin de fer léger, qui conduirait directement à la région des lacs. La ligne se dirigerait à l'Ouest, traverserait l'Unyajembé, pays populeux et bien cultivé, et se rabattrait à gauche sur le lac Tanganyka. Deux embranchements la relierait avec l'Ugogo au sud, et avec le lac Victoria-Nyanza, réservoir supérieur du Nil au nord..

Les frais de premier établissement ne se monteraient, d'après M. Cameron, qu'à treize ou quatorze mille francs par kilomètre, et la ligne serait d'un rapport immédiat. Le seul transit de l'ivoire, en prenant pour base les chiffres actuels, suffirait et au-delà à couvrir les dépenses.

Avec le temps, ce chemin de fer deviendrait peut-être la première section de la vraie route transcontinentale, la route directe et définitive. En effet, le lac Tanganyka, qui mettrait en communication avec la côte est, se déverse à l'ouest dans une rivière, la Lukuba, qui se jette elle-même dans la Loualaba, laquelle — M. Stanley l'a établi — n'est autre que le Congo lui-même; de sorte que le problème semble résolu par cette dernière découverte.

A la grande ligne fluviale se rattacherait des lignes secondaires, établies sur tous les affluents navigables.

Ainsi l'Afrique centrale se couvrirait d'un réseau de routes qui mettraient en communication les trois bassins du Zambèze, du Congo et du Nil, et, par eux, l'Océan Indien, l'Océan Atlantique et la Méditerranée.

L'Europe attirerait à elle, par ces trois brèches ouvertes au flanc du continent africain, les richesses incalculables qui s'y perdent depuis l'origine du monde. Elle lui donnerait en échange ses produits manufacturés.

Il y a là, comme on le voit, un projet grandiose dont la réalisation, très-possible, d'après les données qui précèdent, serait pour l'Europe une source de prospérité sans exemple jusqu'ici dans son histoire.

Z.

TROIS VAUTOURS POUR UNE COLOMBE.

Roman (1).

I.

A quelques minutes d'un des jolis villages qui bordent la voie ferrée de Bruxelles à Louvain, l'œil se porte avec complaisance sur une

(1) Reproduction interdite.

charmante petite habitation, située au milieu d'un enclos, composé d'un jardin et d'un verger, et contrastant avec toutes les autres par deux petits pignons crénelés qui en dénotent l'origine comme remontant au seizième siècle.

A l'extérieur ainsi qu'à l'intérieur, tout y annonce l'aisance et la propreté; ce qui se comprendra facilement quand nous aurons dit qu'elle est habitée par une Hollandaise, une demoiselle de cinquante ans, ancienne directrice de pensionnat, vivant là seule avec une servante.

M^{lle} Elisabeth Wagenhof, après avoir rempli longtemps les fonctions d'institutrice dans le Brabant-Septentrional, avait fini par reprendre l'établissement auquel elle était attachée, et y avait prospéré, en peu d'années, au point de pouvoir vivre de ses rentes; mais la mauvaise inspiration lui était venue de se livrer à des jeux de bourse, et elle avait perdu la majeure partie de son avoir, quand, par une chance providentielle, un cousin, le seul parent qu'elle eût au monde, était venu à mourir, lui laissant environ deux mille francs de rente, plus la petite propriété dont nous avons parlé et où elle s'était décidée à venir se fixer.

Aucun élément de bonheur ne lui manquait; elle n'avait laissé nul regret en quittant la Hollande, où son cœur n'était attaché à rien qu'à ses devoirs, quoiqu'elle eût été belle dans sa jeunesse et que sa main eût été plus d'une fois recherchée par des hommes d'école, qui comprenaient toutes les ressources qu'ils eussent trouvées dans son expérience et dans ses connaissances.

Cependant, ainsi transplantée seule sur un sol étranger, elle n'avait pas tardé à sentir un certain vide dans son existence, et elle s'était décidée un beau jour à faire insérer dans les journaux une annonce, donnant à connaître qu'elle serait disposée à prendre une ou deux pensionnaires, de douze à seize ans.

Cette annonce ne tarda pas à produire son effet; dès le lendemain elle reçut à ce sujet une visite.

La personne qui se présenta était une femme déjà d'un certain âge, grande, sèche, aux traits durs, au nez long et crochu, au langage et aux façons assez vulgaires, mais habillée avec assez d'élégance. Elle s'annonça comme étant aussi Hollandaise et s'expliqua dans cette langue.

Elle déclara s'appeler M^{me} Piétrain et habiter, avec son mari et son fils, la chaussée de Waterloo à Bruxelles, où ils vivaient de leurs rentes; mais depuis quelques mois la famille s'était augmentée d'une quatrième personne, — une nièce, née à Amsterdam et élevée à Batavia, — laquelle était l'objet de sa visite.

— M^{lle} Mathilde Van Geenrode, ajouta-t-elle, est d'une assez faible santé: voilà pourquoi le médecin lui a ordonné l'air de la campagne.

— Quel âge a-t-elle? demanda M^{lle} Wagenhof.

— Oh, ce n'est plus une enfant, loin de là... elle a dépassé dix-huit ans.

— Dix-huit ans! mais alors son instruction doit être complète, et je ne sais pas trop...

— Mademoiselle, c'est toute une histoire, et plus tard vous la connaîtrez entièrement. Pour le moment, je me bornerai à vous dire que ma nièce a hérité de sa mère, ma sœur, d'une constitution peu robuste, de sorte qu'il a fallu, dans ses études, user de beaucoup de ménagement... Elle n'est pas ignorante, loin de là; mais son instruction a besoin d'être perfectionnée. Du reste, elle est d'une douceur admirable, même trop douce; à tel point qu'en la voyant, on la croirait privée de toute énergie, de toute volonté. Soyez certaine qu'elle ne vous donnera aucun embarras; il vous sera impossible de ne pas vous attacher à elle, dès que vous apprendrez à la connaître.

— C'est dommage, Madame, que vous ne l'avez pas amenée avec vous.

— Je voulais le faire, naturellement, mais, à l'heure présente, elle souffre un peu d'une névralgie frontale, à laquelle elle est parfois sujette. Voyons, Mademoiselle, prenons une décision, car je tiens à prouver à mon mari que j'ai réussi dans ma mission. Vous m'allez; votre habitation est des plus saines; quant au prix de la pension, nul'e difficulté: je souscris d'avance à ce que vous exigerez, car je ne

veux pas vous dissimuler que ma nièce jouit d'une assez belle fortune.

M^{lle} Wagenhof demanda à réfléchir jusqu'au lendemain, mais la visiteuse fut tellement pressante qu'elle finit par se décider, en se disant qu'après tout elle ne risquait rien en acceptant une élève qu'on lui représentait comme douée d'un si heureux caractère, et dont la pension lui était payée six mois d'avance, au taux qu'elle avait fixé.

— Quand puis-je vous amener la jeune personne? demanda celle qui avait dit s'appeler M^{me} Piétrain.

— Lorsque cela vous plaira; vous avez vu que la chambre que je lui destine est prête.

— Eh bien, ce sera le plus tôt possible. Je vous quitte, charmée de vous, Mademoiselle... oui, vraiment charmée, et surtout bien heureuse que vous ayez accepté.

Les deux femmes se séparèrent.

II.

M^{lle} Elisabeth Wagenhof, quand elle fut seule, resta plongée dans d'assez longues réflexions. Rassurée, elle l'était à la vue de la somme qui lui avait été remise; mais une certaine curiosité s'était éveillée en elle, et elle résolut de prendre, sans délai, quelques renseignements sur la famille à laquelle appartenait sa future pensionnaire.

Elle avait le nom, la rue et le numéro de la maison, et le jour même, aussitôt après son dîner, elle prit à Cortenberg un train qui en moins d'une demi-heure la rendit à Bruxelles.

Arrivée Chaussée de Waterloo, elle vit que, précisément en face de la demeure qu'elle cherchait, se trouvait un magasin de modes. Elle y entra sous prétexte d'acheter une paire de gants, et fit parler la dame, qui lui dit le plus grand bien de la famille Piétrain, laquelle occupait un fort bel appartement, vivait très à l'aise et de la façon la plus régulière.

Avec son caractère positif, c'était tout ce que la vieille demoiselle désirait savoir, et elle s'en revint chez elle, l'esprit parfaitement tranquille.

M^{lle} Wagenhof n'eut pas à attendre longtemps sa pensionnaire.

Dès le surlendemain, celle-ci arrivait, accompagnée de sa tante et d'un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, petit, trapu, la tête fortement enfoncée dans les épaules, — une tête chargée d'une maigre chevelure d'un blond ardent et offrant une face large et anguleuse, éclairée par de petits yeux gris, et ornée aussi d'un appendice nasal en bec de vautour.

C'était M. Casimir Piétrain, que la suite mettra, au moral surtout, dans une lumière plus complète.

Quant à la jeune fille, c'était une svelte et gracieuse créature, mais dont la vue inspirait cependant un sentiment pénible. Une abondante chevelure noire encadrait un visage des plus réguliers, mais d'un pâleur morbide et respirant la tristesse et la mélancolie. Son regard était sans expression, et il y avait dans sa marche et dans toute sa personne quelque chose d'automatique; on eût dit une statue.

Elle répondit par une inclinaison de tête et par les seuls mots: „Merci, Mademoiselle, vous êtes bien bonne,” aux paroles de bienvenue que lui adressa M^{lle} Wagenhof, et demanda aussitôt à pouvoir gagner sa chambre, pour se reposer, étant, disait-elle, extrêmement fatiguée du voyage.

Avant de s'éloigner, elle serra silencieusement la main de sa tante, salua son cousin et, accompagnée de la servante, monta l'escalier, sans ajouter un mot.

L'ex-institutrice paraissait surprise et alarmée.

— M^{lle} votre nièce est bien malade, dit-elle à M^{me} Piétrain, ou elle a un étrange caractère.

— Je vous ai dit que, pour le moment, elle n'est pas bien portante; de là vient son esprit taciturne; mais votre société, le séjour des champs, les petites occupations auxquelles vous la soumettez, amèneront bientôt chez elle, sans nul doute, un changement radical. C'est une nature vraiment angélique, vous aurez lieu d'en être satisfaite, j'en suis certaine.

— Oui, oui, répéta le gros Casimir, vraiment angélique, ma cousine, mais une tête, une tête!... Il était bien temps, allez....

Sa mère lui jeta un regard sévère qui l'empêcha de continuer.

Une heure après, la mère et le fils avaient rejoint M. Laurent Piétrain, que nous allons faire connaître en peu de mots.

Il avait environ cinquante cinq ans et pouvait se mirer dans les traits de son fils comme dans un miroir; sauf qu'il avait plus d'ampleur, le nez encore plus accusé, et une trogne rubiconde, fruit de la quantité de liquides de tous genres qu'il absorbait chaque jour.

Il était natif du Hainaut et s'était trouvé à Anvers à la tête d'une maison de commission assez importante, grâce aux fonds que lui avait fournis et à l'appui moral que lui avait prêté le frère aîné de sa femme, M. Adrien Van Geenrode, qui avait quitté Amsterdam, sa ville natale, pour aller faire le négoce à Batavia, où il avait acquis une fortune assez considérable. Il n'en avait pas été ainsi, malheureusement, de M. Piétrain, qui, peu délicat en affaires, négligent, bambocheur, n'avait pas tardé à être déclaré en faillite. Il s'était fait alors voyageur de commerce, mais son visage peu avenant, ses façons vulgaires, certains principes qu'il affichait hautement, étaient peu faits pour lui gagner la confiance, et il ne faisait guère que vivoter, quand il reçut une lettre pressante d'un second frère de sa femme, qui se trouvait à Scheveningue pour sa santé. C'était un homme de soixante ans, fort original et fort égoïste. Il avait placé sa fortune en viager, de sorte qu'il pouvait satisfaire sa passion pour le séjour des villes d'eaux, où il passait pour ainsi dire sa vie.

III.

Laurent Piétrain se hâta de se rendre à un appel qui l'intriguait fort, car il y avait plus de vingt ans qu'il n'eût vu celui qui le mandait.

Sans préambule, M. Jan Van Geenrode, Junior, lui dit ceci:

— Vous allez dans trois jours vous embarquer pour Batavia; je vous avancerai l'argent nécessaire.

— Pour Batavia! qu'ai je donc à aller faire là?

— Cette lettre, que m'écrit mon frère Adrien, vous instruira de tout. Il se sait atteint d'une maladie qui ne pardonne pas; il veut m'avoir auprès de lui pour nous occuper ensemble du sort de sa fille unique et d'autre chose encore.... Je ne puis faire le voyage; vous le ferez à ma place. Il est payé pour ne pas avoir bonne opinion de vous, mais je lui écrirai que vous êtes entièrement transformé, et que vous méritez sa confiance pleine et entière.

Interloqué d'abord de cette proposition inattendue, Piétrain n'avait pas tardé à en calculer les chances favorables, et il répondit:

— J'accepte!... Le temps d'aller embrasser ma femme et mon fils, et je m'élançai à travers les mers vers l'île de Java.

Il partit, en effet, et arriva à temps pour assister à la mort de son beau-frère et recevoir de lui toutes les instructions nécessaires concernant sa fille, la liquidation de ses affaires et la remise de son établissement.

M. Adrien Van Geenrode avait institué son frère tuteur de Mathilde, avec l'espoir que, étant célibataire, il serait heureux de l'accueillir, car il avait été convenu que la jeune personne quitterait l'Inde pour s'établir en Hollande, la patrie de ses ancêtres.

Mathilde, que sa tante avait un peu rajeunie auprès de M^{lle} Wagenhof, avait alors en réalité dix-neuf ans, et ce ne fut pas sans verser bien des larmes qu'elle quitta une terre où s'étaient écoulés les trois quarts de sa vie; mais elle n'y avait pas de parents et, d'ailleurs, la volonté suprême de son père était là.

M. Jan Van Geenrode fit un excellent accueil à sa nièce, mais il se montra vivement contrarié lorsqu'il apprit qu'il en était institué le tuteur.

— Que vais-je faire de cette jeunesse? dit-il à Piétrain; mes goûts, mon genre de vie ne comportent nullement une pareille surveillance... Voyons, mon cher, prenez-la auprès de vous; vous en serez largement récompensé.

— Oh! volontiers, répondit le voyageur de

commerce, enchanté de l'aubaine, qu'il avait justement en vue.

Et voilà comment Mathilde Van Geenrode était venue à Bruxelles, vivre au sein de la famille Piétrain.

Avons-nous besoin d'apprendre au lecteur que l'idée de faire épouser sa nièce par son fils, avait surgi dans la tête de M. Piétrain, dès le jour même de son départ pour les Indes; et cette idée, il n'avait cessé de la poursuivre, elle était devenue son unique objectif. Toutefois, une autre vint peu après s'y ajouter: la jeune fille semblait si languissante!...

Cependant Mathilde, à peine arrivée, avait paru comprendre le calcul, et si elle ne le comprit pas, elle le dérouta singulièrement.

La mort de son père, les fatigues de la traversée, le milieu nouveau et inconnu où elle devait vivre désormais, avaient, en effet, agi fortement sur sa santé, mais, d'après les médecins consultés, pas au point de la plonger dans l'état où elle se montrait. Elle restait presque constamment couchée, parlait peu et gémissait beaucoup. Le jeune Casimir ne la quittait pas et imaginait, pour la distraire, tous les moyens que pouvait lui fournir sa pauvre cervelle. Non-seulement elle ne lui répondait que par monosyllabes, mais à sa vue son front se plissait, sa physionomie prenait une expression qui exprimait plus que du dédain.

M. Piétrain, qui se piquait de connaître à fond le monde en général et le cœur humain en particulier, avait profondément réfléchi sur cette situation. Pour lui, la solution du premier des deux problèmes qui l'occupaient, était dans ces trois points: Faire changer d'air à sa nièce, la placer en présence d'une personne intelligente qui saurait l'occuper, et ne faire apparaître Casimir à ses yeux que de temps en temps, dans les moments où il était possible qu'elle sentit le besoin d'avoir de la société.

VI.

Six mois s'étaient écoulés depuis le jour où Mathilde avait été installée chez M^{lle} Wagenhof.

Nous trouvons M. et M^{me} Piétrain causant dans leur appartement de la Chaussée de Waterloo.

Le premier a l'air profondément irrité.

— Nous avons perdu du temps en l'envoyant là bas, et voilà tout, dit-il. Cela n'a fait que la fortifier dans son rôle de comédienne, car elle joue la comédie.... Je n'admets pas que son passage en Europe ait amené un pareil résultat. Qui sait si elle n'aimait pas quelqu'un là-bas? Elle aura deviné tout d'abord notre dessein.... Pourtant, il se réalisera à tout prix. Une pareille fortune!... Si je ne l'ai par ce moyen, on en emploiera un autre... Je me le suis juré à moi-même, et quand Laurent Piétrain a une volonté! morbleu!...

Et comme affirmation de cette redoutable volonté, le gros homme lança sur la table un coup de poing qui faillit briser celle-ci.

— Mais, reprit-il en regardant sa montre, Casimir est en retard; voilà une heure que le train est arrivé, et il ne lui a pas fallu cela pour venir jusqu'ici.

Au moment où il prononçait ces paroles, la porte s'ouvrit, et le jeune homme entra, portant un sac de nuit à la main.

— Eh bien? lui demanda avidement l'auteur de ses jours.

— Affaire conclue, répondit Casimir, dont la large face s'épanouit. Voici le bail. Cela m'a donné de la peine, mais grâce à ma finesse....

— Voyons, interrompit Piétrain, c'est bien comme tu me l'avais déclaré, n'est-ce pas? Isolement, belle apparence, jardin, prairie, ruisseau, bosquets, surtout fenêtres grillées devant et derrière, au rez-de-chaussée et à l'étage?...

— Oui, et si nous étions entrés en négociation huit jours plus tard, l'Anglais faisait disparaître ces grilles. La Planquière a été bâtie à la fin de l'autre siècle, alors qu'il y avait beaucoup de brigands dans le pays; il fallait des précautions; mais aujourd'hui, cela n'a plus de raison d'être, et cela rend les appartements tristes.

M. Piétrain, pendant que son fils parlait, examinait la pièce que celui-ci lui avait remise. C'était un acte par lequel M. Davidson, Es-

quire, sous-louait à Casimir Piétrain, pour un an, la Planquière et le mobilier y renfermé. Ledit Davidson, obligé d'aller passer l'automne et l'hiver à Londres, avait été très-content de trouver temporairement un locataire, de sorte que ses conditions avaient été des plus douces.

— Il est fâcheux, reprit l'ex-voyageur de commerce, que ce maudit petit accès de rhumatisme, qui vient de finir comme par enchantement, m'ait empêché de voir les choses par moi-même... A quelle distance se trouvent les habitations les plus rapprochées?

— Je vous ai déjà fait savoir, répondit Ca-

simir, que l'isolement est complet, sauf un petit chalet, à dix minutes....

— Un chalet habité?

— Oui et non : le propriétaire y vient par-ci par-là, à l'époque de la chasse. C'est un industriel de Charleroi, appelé Jules Ghlin, un grand maigre, âgé d'une trentaine d'années, et passant dans la contrée pour un demi-fou. Il a failli dernièrement faire mourir de peur le bourgmestre de la commune, qu'il avait invité à dîner, en tirant après le potage, un coup de revolver... C'est sa manière, a-t-il dit, d'appeler sa servante.

— Ainsi nous pouvons entrer en possession immédiatement? demanda M. Piétrain d'un ton rêveur.

— Dès demain si nous voulons. J'ai retenu provisoirement une des servantes de Davidson déjà vieille, d'origine Allemande.

— Le plus tôt vaut le mieux, fit M. Piétrain. Antoinette, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, vous irez la prendre demain et vous vous arrangerez de façon à vous trouver à la gare du Midi à quatre heures. J'ai tout calculé, nous arriverons le soir même à destination. Nous allons déjà expédier nos bagages.



TYPES DE FONCTIONNAIRES JAPONAIS.

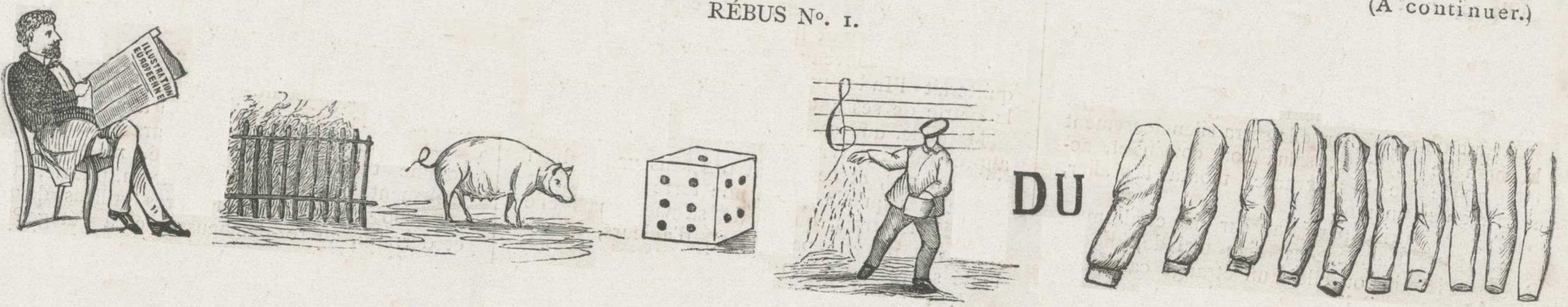
Le lendemain — on était au mois de septembre, — à l'heure fixée par M. Piétrain, lui, sa femme, son fils et Mathilde, partaient de Bruxelles et arrivaient, à la nuit tombante, à la station la plus rapprochée de la Planquière.

Ils se mirent en marche pour cette destination par un excellent chemin et un magnifique clair de lune; mais ils ne remarquèrent pas qu'un monsieur, porteur d'un fusil et

d'une carnassière, — qui avait voyagé dans leur compartiment, — les suivait à peu de distance. C'était Jules Ghlin qui, en voyant nos quatre personnages s'introduire ainsi nuitamment à la Planquière, réfléchit beaucoup à ce que cette installation avait de particulièrement étrange. L'air triste et abattu, le silence obstiné de la jeune fille l'avaient surtout vivement frappé.

(A continuer.)

RÉBUS N° 1.



Les abonnés qui donneront la solution exacte de ce rébus, ont le droit de participer à un tirage au sort dont les primes consisteront en 25 grammes sur acier, mis-sous verre, encadrées avec luxe, d'une valeur de 40 francs chacune. La date du tirage au sort sera annoncée ultérieurement.

PRIMES ORDINAIRES.

2^e volume: 2.50 frs. — 3^e volume: 6.00 frs. — 4^e volume: 6.00 frs.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, de la solution du rébus ci-dessus.